



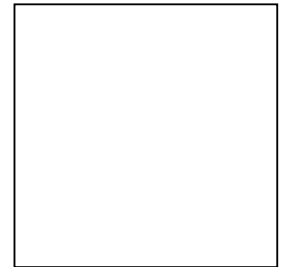
FÉLIX GUATTARI

Tombeau pour un Œdipe

LA MORT, MON VIEUX, TU COMPRENDS... Laquelle ? Celle dont on parle, la mort douce du dormir ou la mort du c'est fini, on n'en parle plus ?

Quand j'avais six ou sept ans, pendant tout un temps, chaque nuit, revenait dans le même cauchemar : une Dame en noir. Elle s'approchait du lit. J'avais très peur. Ça me réveillait. Je ne voulais plus me rendormir. Et puis mon frère, un soir, m'a prêté son fusil à air comprimé en me disant que je n'aurais qu'à lui tirer dessus si elle revenait. Elle n'est plus revenue. Mais ce qui m'a étonné le plus, je m'en souviens bien, c'est que je n'avais pas armé le fusil (*réel*).

Ça part dans deux directions à la fois. Du côté jardin – du côté du signifié –, c'est ma tante Emilia (la sœur du père), un nom tout noir, des robes toutes noires, sûrement une redoutable emmerdeuse... Du côté cour – du côté du signifiant – c'est *l'armoire*, l'armoire-miroir qui était en face de mon lit, tout ça dans la chambre de mes parents. Mais oui, mais oui ! L'armoire, la Dame en noir, la Dame de moire, l'arme noire, l'armoïse, les armes du moi, la mouise des années 30, mon père avait fait faillite en se lançant, avec l'appui de cette tante Emilia, dans l'élevage du lapin angora : avec la crise et la mévente, on a fini par manger les lapins ! Papa au bord du suicide, mais à cause des enfants...



Sous le titre
« Tombeau pour un
Œdipe. En guise de
dédicace à Lucien
Sebag et Pierre
Clastres », ce texte
est paru dans la
première édition,
aujourd'hui épuisée,
de *La révolution
moléculaire*,
Ed. Encres.

La mort, le miroir. Je qui suis là et qui pourrais ne pas y être.
Je tout oui. Je tout non. Je tout ou rien.

Cette histoire de chien aussi. Il m'avait mordu ou bien jeté à terre, sur les cailloux juste devant la grande maison de Maigremont, chez ma tante Germaine – la sœur de la grand-mère maternelle – juste devant une grande pièce sombre de plain-pied, avec un billard-pillard et ce genre de truc pour essayer les vêtements, les vestes ou les robes, je ne sais plus : un corps sans tête, un corps qu'on pourrait en vain frapper à coups de couteau, monté sur un axe de bois, surmonté d'une boule de bois. Plus tard j'ai accroché là-dessus *corpse, body*. C'était dans un livre de vocabulaire à couverture bleue – comme le « Bleu du ciel ». Et plus tard encore j'ai accroché le corps sans organe deleuzien.

Les dents plutôt que les maigres monts du sevrage.

Je, sans rien y faire dire, un truc accroché à la six quatre deux sur un souvenir délabré de Normandie. La mort en ce jardin. La dent du chien. Un chien sur le balcon prêt à se balancer par-dessus bord. Un chien dans la nuit. Le nom du chien du nom du père. Pur sujet de l'énonciation, il veut me dire qu'il dit. Un cogito chez les chiens. Et aussi ce chien gluant qui descend des marches à la fin de *Los olvidados*. Animaux, mots animés totémiques de la mort.

Une colombe, dans le jardin de mon oncle paternel. Elle s'enfle telle la grenouille. C'est un aigle. Le *fusil* de mon père. Un aigle gigantesque, menaçant. Je tire, je tire sans arrêt. C'est comme un *mannequin*. Rien à faire ! Ce géant contre lequel Charlot en vain s'acharne à taper. (Il lui coince la tête dans un réverbère à gaz.) Après des jours de réflexion sur le texte de ce rêve j'ai fini par comprendre que la colombe et l'aigle étaient aux deux bouts de mon ancienne adresse – nostalgie – « rue de l'Aigle, la Garenne-Colombes ». Territorialité d'enfance qui fout le camp sur un côté. Qui serais-je si je ne suis plus de chez papa-maman ? L'oiseau mort prend son vol. Me voilà moi. Irréversible décollement d'une pulsion de mort. Et cette fois le fusil (*imaginaire*) était chargé.

Finis les chiens ambigus, les grosses crottes de chien sur le gravier. Du toutou rien. C'est ou l'aigle ou la colombe. Pas les deux dans le même lieu. Et puis de toute façon c'est : ni rien, ni rien. Manichéisme pervers. Terre natale éclatée, tel l'œuf sur le plat de mon cousin – maternel – à Maigremont toujours, dans la grande cuisine du sous-sol. Terre natale décollée, tel ce coin de toile cirée de la table d'une autre cuisine.

Six mois je suis resté chez cet oncle Charles du jardin aux oiseaux. On attendait qu'il meure – cancer du fumeur. Au départ, on pensait qu'il n'en aurait que pour quelques jours ! Après ça plus jamais je ne suis retourné à la maison paternelle.

Un trou béant dans le mur, à l'endroit où d'ordinaire il y avait mon *piano* : cette idée de la *vacuole*. Au-delà: la rue, un carrefour, cette sorte d'île qui surplombe le trottoir face à la sortie de la salle de la Mutualité. Un peu plus loin : un grand marchand de piano. L. S. était là, adossé au mur. C'était avant ou après son suicide. Je ne sais pas. Mais il était déjà passé au travers du mur œdipien. Il est vrai qu'il y est resté ! Il avait tellement mieux raison que moi ! Moi ne voulais pas le savoir. Dedans, ma mère au rez-de-chaussée. Au premier mon père peut-être. Ou bien c'est qu'il était parti – déjà – on ne sait où ! Comme avait fait mon grand-père paternel – jamais connu, mais comme jamais lui ne devait faire.

Maman derrière un guichet. Une poste à la campagne. C'est la fermeture. J'arrive juste à temps. Ou trop tard. Elle boucle ses comptes. J'insiste. Chut ! Elle me fait signe de la tête en montrant vers sa droite une porte ouverte sur le noir. Silence. Terreur. Il ne faut pas qu'Il entende. Ça devrait être fermé, terminé maintenant ! Lui ? Sûrement mon père allongé sur son lit de mort. Il attend qu'elle vienne le rejoindre. Une histoire de prise de courant ; la *lampe* va s'éteindre ; tout est perdu. Juste à temps j'arrive à rebrancher le truc...

J'ai neuf ans, c'est quelques mois avant le déclenchement de la guerre ; je suis en Normandie, chez grand-mère maternelle.

On écoute le « traître de Stuttgart » : Jean Hérold-Paquis... Mon grand-père – par remariage –, un énorme bonhomme gentil, est assis sur les cabinets. La porte reste ouverte pour qu'il entende la radio. A ses pieds il y a ma boîte de découpage : des petites poupées en papier auxquelles je fabrique des robes. Pépère a la tête complètement en bas, appuyée sur ses genoux : ses bras pendent. Est-ce qu'il touche à mes joujoux ? J'ai envie de lui crier quelque chose ! Silence. Je tourne la tête, lentement – une éternité – vers la *lumière* du poste de radio. Fracas effroyable. Effondré par terre. Grand-mère crie. Congestion. Couper des bouts d'oreille. Appeler les voisins, seul dans la nuit. Crier, crier...

« Est-ce que tu veux le voir une dernière fois ? » Un journal sur la tête. A cause des mouches... Un journal sur les pots de confiture que grand-mère venait de remplir... à cause des mouches.

Un cadavre en haut du placard, à l'endroit des pots de confiture.

J'avais donné un poème pour qu'ils le mettent dans son cercueil. « Une rime à bonheur ? » Il m'avait dit : « Au lieu de *feuille morte*, t'as qu'à mettre *les feuilles se meurent* ». « Ça n'existe pas, Pépère. » « Puisque je te le dis ! » Il avait fallu que je demande à quelqu'un d'autre parce que – je l'aimais bien – mais peut-être qu'il ne savait pas. Il avait été ouvrier. Un drôle de type. Un gréviste. A Monceau-les-Mines. Ils s'étaient battus. Il y avait eu des morts.

*

* *

S'approcher du suicide. Objet phobique. Mourir pour conjurer la mort. *Corpse, body, chairs* convulsés pour en finir avec la finitude. La mort au creux de la main, un doigt sur la gâchette pour mille autres gâchis. Rabattre le couvercle. Tirer la chaîne. Volonté d'impuissance.

Une balle dans la bouche, une autre dans le cœur. Juste un an avant son frère la tête emportée. Fusil de chasse. A bout portant. J'avais rien compris. Militer sans comprendre. Sa façon de dire merde. Fureur. Comme si on m'avait tiré dessus.

Naïves hirondelles. Chevelure blonde. Au petit matin sous le métro. Revenez me voir, mon petit, quand vous pourrez me payer, quand vous aurez, en quelque sorte, une assiette suffisante. Elle n'était vraiment pas dans son assiette. Peut-être n'avait elle rien à faire avec cette sorte d'assiette.

Visa le noir, tua le blanc. Dites-moi franchement, vous croyez vraiment que je pourrai m'en sortir ? Votre naïveté, votre enthousiasme m'étonnent. Il est vrai que je me sens beaucoup mieux. Mais précisément cela me trouble, car de toute façon il est trop tard. Je suis trop âgée maintenant. Je ne puis recommencer. L'espoir que vous vous efforcez de m'insuffler ne fait que me troubler. M'entendez-vous vraiment ? ou bien est-ce par conscience professionnelle que vous feignez de ne pas me croire ? Vous savez, j'ai finalement trouvé le moyen. C'est une joie pour moi rien que d'y penser. Mais il me faudra encore attendre, cela ne pourra se faire qu'au printemps... Vous verrez, ce sera bien... Dormir sur la plage à marée montante en ayant pris quelques comprimés, juste ce qu'il faut de trop pour se laisser emporter sans résistance.

Intimité secrète avec tous ceux qui refusent que la mort ne leur advienne de l'extérieur. Travailler le deuil à son propre compte comme un pianiste travaille ses gammes. Une mort pour conjurer le pire ? Une mort qui serait devenue bien de chez nous ? Mais l'autre mort, celle dont il n'y a rien à dire, celle qui échappe à tout repérage, celle qui fait fuir toutes choses ! Deux politiques du suicide : celle parano-familialiste de Werther et celle de l'inceste schizo de Kleist. D'un côté, une mort humaine et signifiante, maman, tu comprends, je n'en pouvais plus, je t'ai compris mon fils, je vous ai compris mon général, on s'est compris les uns les autres, la mort clin d'œil, la mort misérable ; de l'autre, une mort orgueilleuse, la dérive contemplative, ça ou autre chose, à l'infini, une dissolution par mégarde.

L'image signifiante, pour convaincre, pour mettre en scène l'acte mortel, sèche ses larmes – finie la comédie ! Elle s'accroche à la mort figurale, à la mort non-sens du désir. Au début ce n'était peut-être qu'un jeu, un vertige – fais-moi peur ! Mais elle se prend à la chaîne machinique, se brise, se déchire. La mort de l'image s'ouvre alors sur le désir le plus déterritorialisé. A chaque rupture une autre mort rebelle. Allez vous faire foutre avec vos papa-maman ! Pour autant que j'en suis moi-même tout imbibé, je m'offre à l'holocauste. Décider de l'indécidable. Prendre rang parmi les « suicidés de la société ». Refuser de marcher dans la combine au point précis où elle est devenue *politiquement* intolérable. Une mort pour éteindre la dernière ligne de fuite possible. Et aussi pour faire chier le socius. Ses attrape-nigauds sur l'être-pour-la-mort, son assistance sociale à l'être-pour-la-marge, ses cocktails Eros-Thanatos. L'ultime reflet sur les images de givre de l'attente, la déchirure intolérable, enfin la mort diamant du désir innommable.

